

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 33, 2me année 25 Septembre 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
adecée a la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

—:—

SOMMAIRE

Il faut les reprendre	F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre
Idée de l'Association des Familles	O. M. I.
Et après	L. B. L.
Emile Zola et le P. Marie Antoine	L. C.
De Rome à Montréal: Par-ci, par-là	J.-B. PROULX, Ptre
La Seconde Mère	H. G.

Prix de l'abonnement: \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLLETTE P. Q. CANADA

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER tous les ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et à l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

—:o(—

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

IL FAUT LES REPRENDRE

Certains enfants arrivent au collège avec de singulières habitudes :

Les uns crachent partout, même à la chapelle.

D'autres ont toujours les mains dans les poches.

D'autres enfin, ont déjà, à l'âge de 12 ou 13 ans, la malheureuse habitude de fumer.

Ces enfants ont dû faire tout cela chez eux.

Comment se fait-il que la mère souffre tous ces crachats, dans sa maison. Manque-t-elle de propreté ?

Quant à la tenue, est-il difficile de voir ce qui est de bonne ou de mauvaise tenue ?

Les dangereux effets du tabac, sur la jeunesse, ne sont-ils pas assez connus pour que l'on éloigne, tout de suite, cette jeunesse, d'une habitude aussi fâcheuse. N'attendons pas que les enfants fument pour leur faire connaître les dangers du tabac.

N'oublions point qu'il est plus facile d'empêcher la mauvaise habitude que de la déraciner.

F. A. BAILLAIRGÉ, ptre.

L'ASSOCIATION DES FAMILLES

NOTIONS PRELIMINAIRES

ARTICLE PREMIER

Idée de l'Association des Familles.

(Suite)

Il est encore dans l'usage chrétien et dans l'esprit de l'Eglise que la prière se fassent devant un objet religieux.

Le culte des images, si souvent et si violemment attaqué par les hérétiques anciens et modernes, a toujours été soutenu et encouragé dans le catholicisme, comme " un mémorial des œuvres divines ". C'est la remarque de Saint-Jean Des-mascène écrivant contre l'empereur Iconoclaste. " Ce qu'est un livre à ceux qui savent lire, dit-il, une image l'est à ceux " qui ne le savent pas : Ce que la parole opère par l'ouïe, " l'image le fait par la vue " et quelquefois plus vite et plus efficacement encore.

C'est pourquoi l'Association a adopté l'image de la Sainte Famille, comme son cachet spécial, comme souvenir du divin modèle des familles, et comme souvenir de Celui qui a promis de se trouver au milieu de ceux qui se réunissent en son nom.

Voilà toute l'Association des Familles dans sa pratique essentielle ; voilà, dit Mgr l'évêque de Vérone, le remède efficace porté à la source de la société, et offert à quiconque veut radicalement améliorer le monde.

Cette œuvre, ne parlant qu'à la raison éclairée et dirigée par la foi, ne donne presque rien à l'imagination et n'éveille, pour ce motif, que l'attention du très petit nombre. Ses progrès seront lents ; mais sûrs, universels et perpétuels : parce qu'elle repose tout entière sur les fondements inébranlables de la religion.

Son organisation, aussi vaste que son but, a tout ce qu'il faut pour la restauration de la famille et de la société chrétienne lorsque cette œuvre aura trouvé, en plus grand nombre, des ouvriers courageux et fidèles.

O. M. I.

ET APRES ?

C'était en 1837. Deux jeunes sous-lieutenants, récemment sortis de Saint-Cyr, visitaient les monuments et les curiosités de Paris. Ils entrèrent dans l'église de l'Assomption, près des Tuileries, et se mirent à regarder les tableaux, les peintures et les autres détails artistiques de cette belle rotonde. Ils ne songeaient point à prier.

Après d'un confessional, l'un d'eux aperçut un jeune prêtre en surplis, qui adorait le Saint-Sacrement.

— Regarde donc ce curé, dit-il à son camarade ; on dirait qu'il attend quelqu'un.

— C'est peut-être toi, répondit l'autre en riant.

— Moi ! Et pourquoi faire ?

— Qui sait ? Peut-être pour te confesser.

— Pour me confesser ! Eh bien, veux-tu parier que je vais y aller ?

— Toi ! Aller te confesser ! Bah !

Et il se mit à rire, en haussant les épaules.

— Que veux-tu parier ? reprit le jeune officier, d'un air moqueur et décidé. Parions un bon dîner, avec une bouteille de champagne frappé.

— Va pour le dîner et le champagne. Je te défie d'aller te mettre dans la boîte.

A peine avait-il achevé que l'autre, allant droit au jeune prêtre, lui disait un mot à l'oreille, et celui-ci se levait, entra dans le confessional, pendant que le pénitent improvisé jetait sur son camarade un regard vainqueur, et s'agenouillait comme pour se confesser.

— A-t-il du toupet ! murmura l'autre. Et il s'assit pour voir ce qui allait se passer.

Il attendit cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure.

— Qu'est-ce qu'il fait ? se demandait-il avec une curiosité impatiente. Qu'est-ce qu'il peut dire depuis tout ce temps-là ?

Enfin, le confessional s'ouvrit ; l'abbé en sortit, le visage animé et grave ; et, après avoir salué le jeune militaire, il entra dans la sacristie. L'officier s'était levé rouge comme un coq, se tirant la moustache d'un air quelque peu attrapé, et faisant signe à son ami de le suivre pour sortir de l'église.

— Ah ! ça, dit celui-ci, qu'est-ce qui t'es donc arrivé ? Sais-tu que tu es resté près de vingt minutes avec cet abbé. Ma parole, j'ai cru un instant que tu te confessais tout de bon. Tu as tout de même gagné ton dîner. Veux-tu pour ce soir ?

— Non, répondit l'autre de mauvaise humeur ; non, pas aujourd'hui. Nous verrons un autre jour. J'ai à faire ; il faut que je te quitte.

Et, serrant la main de son compagnon, il s'éloigna brusquement, d'un air tout crispé.

Que s'était-il passé, en effet, entre le sous-lieutenant et le confesseur ? Le voici :

A peine le prêtre eut-il ouvert le guichet du confessionnal, qu'il s'aperçut, au ton du jeune homme, qu'il s'agissait là d'une mystification. Celui-ci avait poussé l'impertinence, jusqu'à lui dire, en finissant je ne sais quelle phrase :

— La religion, la confession ! je m'en moque !

Cet abbé était un homme d'esprit.

— Tenez, mon cher Monsieur, lui dit-il en l'interrompant avec douceur, je vois que ce que vous faites là n'est pas sérieux. Laissons de côté la confession, et, si vous le voulez bien, causons un petit instant. J'aime beaucoup les militaires. Et puis, vous m'avez l'air d'un bon et aimable garçon. Quel est, dites-moi, votre grade ?

L'officier commençait à sentir qu'il avait fait une sottise. Heureux de trouver un moyen de s'en tirer, il répondit assez poliment :

— Je ne suis que sous lieutenant. Je sors de Saint-Cyr.

— Sous-lieutenant ? Et resterez-vous longtemps sous-lieutenant ?

— Je ne sais pas trop, deux ans, trois ans, quatre ans peut-être.

— Et après ?

— Après ? Je passerai lieutenant.

— Et après ?

— Après ? Je serai capitaine.

— Capitaine ? A quel âge peut-on être capitaine ?

— Si j'ai de la chance, dit l'autre en souriant, je puis être capitaine à vingt-huit ou vingt-neuf ans.

— Et après ?

— Oh ! après, c'est difficile ; on reste longtemps capitaine. Puis on passe chef de bataillon ; puis, lieutenant-colonel ; puis, colonel.

— Eh bien, vous voici colonel, à quarante ou quarante-deux ans. Et après cela ?

— Après ? Je deviendrai général de brigade, et puis général de division.

— Et après ?

— Après ? Il n'y a plus que le bâton de maréchal. Mais mes prétentions ne vont pas jusque-là.

— Soit ; mais est-ce que vous ne vous mariez pas ?

— Si fait, si fait ; quand je serai officier supérieur.

— Eh bien, vous voici marié, officier supérieur, général, général de division, peut être même maréchal de France, qui sait ? Et après, Monsieur ? ajouta le prêtre avec autorité.

— Après ? après ? répliqua l'officier un peu interloqué. Oh ! ma foi, je ne sais pas ce qu'il y aura après.

— Voyez comme c'est singulier, dit alors l'abbé d'un ton de plus en plus grave. Vous savez tout ce qui se passera jusque là, et vous ne savez pas ce qu'il y aura après. Eh bien, moi, je le sais ; et je vais vous le dire. Après, Monsieur, après, vous mourrez. Après votre mort, vous paraîtrez devant Dieu, et vous serez jugé. Et si vous continuez à faire comme vous faites, vous serez damné ; vous irez brûler éternellement en enfer. Voilà ce qui se passera après.

Et comme le prêtre, ennuyé de cette fin, paraissait vouloir s'esquiver :

— Un instant, Monsieur ! ajouta l'abbé. J'ai encore un mot à vous dire. Vous avez de l'honneur, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! moi aussi j'en ai. Vous venez de me manquer gravement ; et vous me devez une réparation. Je vous la demande, et je l'exige, au nom de l'honneur. Elle sera d'ailleurs très simple. Vous allez me donner votre parole que pendant huit jours, chaque soir avant de vous coucher, vous vous mettrez à genoux, et vous direz tout haut : " Un jour, je mourrai ; mais je m'en moque. Après ma mort, je serai jugé ; mais je m'en moque. Après mon jugement, je serai damné ; mais je m'en moque." Voilà tout. Mais vous allez me donner votre parole d'honneur de n'y pas manquer, n'est-ce pas ?

De plus en plus ennuyé, voulant à tout prix sortir de ce faux pas, le sous-lieutenant avait tout promis, et le bon abbé l'avait congédié avec bonté, en ajoutant :

— Je n'ai pas besoin, mon cher ami, de vous dire que je vous pardonne de tout mon cœur. Si jamais vous aviez besoin de moi, vous me trouveriez toujours ici, à mon poste. Seulement n'oubliez pas la parole donnée.

Là-dessus, ils s'étaient quittés, comme nous l'avons vu.

Le jeune officier dina tout seul. Il était manifestement vexé. Le soir, au moment de se coucher, il hésita un peu ; mais la parole était donnée, et il s'exécuta.

— Je mourrai ; je serai jugé ; j'irai peut-être en enfer.....

Il n'eut pas le courage d'ajouter : " Je m'en moque."

Quelques jours se passèrent ainsi. Sa "pénitence" lui revenait sans cesse à l'esprit, et semblait lui tinter aux oreilles. Au fond, comme les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des jeunes gens, il était plus étourdi que mauvais. La huitaine ne s'était pas écoulée, qu'il retournait, seul cette fois, à l'église de l'Assomption, se confessait pour tout de bon, et sortait du confessionnal le visage tout baigné de larmes et la joie dans le cœur.

Il est resté depuis, m'a-t-on assuré, un digne et fervent chrétien.

L. B. L.

EMILE ZOLA ET LE P. MARIE-ANTOINE

La scène se passe sur l'une des rampes de la basilique du Rosaire :

— Mon Père, je vous présente M. Emile Zola !

— Ah ! M. Zola. C'est vous, monsieur Zola ! Eh bien ! ici, le réel n'est pas du réalisme, le réel est divin. Le réalisme est une altération du réel, le réel ne fait qu'un avec la vérité.

— Oui, sans doute...

— Toute la philosophie chrétienne, monsieur Zola, se résume en ceci : la chair lutte contre l'esprit, l'esprit lutte contre la chair. Si la chair l'emporte, c'est la mort : si l'esprit l'emporte, c'est la vie, la vie que Jésus-Christ a donnée au monde.

Si Dieu s'est fait homme ce n'est pas pour que nous restions chair, c'est pour que nous devenions esprit, que nous devenions Dieu. Nous sommes fous de grandeur, fous de royauté, fous de devenir dieux.

— !!...

— Eh bien ! c'est ce nouvel homme-Dieu qu'il faut étudier, qu'il faut peindre, qu'il faut ramasser avec son humanité pour le faire monter en haut : faites cela, monsieur Zola, faites cela sur Lourdes et à Lourdes, et vous aurez alors traité de la vraie science humaine. L'homme est un Dieu en fleur, qui pousse et s'épanouit pour l'Eternité.

— Très bien, mon Père.

— Adieu, monsieur Zola, je vous serre la main.

L. C.

(Echos de Montligeon)

DE ROME À MONTRÉAL : PAR CI, PAR LÀ.

CHAPITRE V.

Mardi, 22 juillet.—A 6 heures debout. A sept heures à l'église. Le curé commençait un service sur le corps. En descendant au bas de la nef pour le *libera*, il me lança un coup d'œil scrutateur. Après la messe je laissai au presbytère ma carte, et mes lettres d'introduction, disant que je repasserais dans une heure. Quand je revins il ne voulut pas me laisser partir. Je dinai ici. Il fit atteler son cheval, nous allâmes faire un tour dans la campagne, moutâmes au haut d'un moulin à vent pour voir les points de vue environnants qui sont superbes, visitâmes une belle ville ; allâmes voir un notaire qui, sur une lettre que j'avais écrite, il y a cinq ans, a fait des recherches sur nos origines, et veut absolument que mon nom soit Proud, avec un *d*. Choisissez. Preau, ou Prau, ou Praux, ou Preaux, ou Prou, ou Proux, ou Proulx : écheveau mêlé que tout cela ; il n'y a qu'un point qui ne fait pas doute, c'est que nous sortons d'ici : Les régistres paroissiaux ont été brûlés à la révolution.

J'étais pour partir ce soir. Le bon curé s'offre à me conduire lui-même au train demain matin, de sorte que j'arriverai à Nantes à temps pour prendre l'express du Mans, où je dois aller coucher demain : j'accepte, et me voici établi ici pour la nuit. J'ai visité en détail l'église qui est neuve, et qui est bien jolie ; le nom du curé est M. Mirigny.

Les jours marchent, le temps approche où je prendrai la mer, où je débarquerai en Amérique, où j'arriverai à St-Lin, où j'aurai le plaisir de vous revoir.

CHAPITRE VI.

DE VESTON A PARIS.

Mercredi 23 juillet.—En route pour le Mans. Je ne ferai que toucher Nantes, sans y arrêter. Après ma messe ce matin, M. le Curé Marigny m'a envoyé conduire à la gare que je quitterai à 8 heures moins dix minutes. Hier soir j'ai donné la bénédiction du S. Sacrement. A cet exercice comme à la messe de ce jour, j'ai prié pour mes ancêtres français et canadiens : quelle agréable surprise pour eux, si par hasard, ils étaient en besoin de secours !

A 8 heures 25, je quittais Nantes, et remontais la belle vallée de la Loire, à 10½ j'étais à Angers. J'ai visité ces deux villes il y a cinq ans. Passant dans le voisinage de la flèche, où vivait un des principaux promoteurs de l'œuvre de Montréal, M. le Royer de la Dauversière, j'atteignis le Mans à midi. Je me fis conduire à l'Hôtel du Saumon, où je logeai il y a cinq ans passés ; j'y habite la même chambre, qui a une belle vue sur la place des Halles.

Après dîner, je gagnai la Préfecture pour y faire des recherches, on me renvoya à la Mairie. Là, presque en arrivant, je tombai sur l'acte de baptême de notre aïeul à la cinquième génération, ainsi conçu : 1631, mais le onzième a été baptisé Gilles fils de François Lozon et L.....? Parrain Paul Lozon, marraine Martine Bona !

J. Bte. PROULX. Ptre.

“Mon amour est mon poids,” disait saint Augustin. Je vaudrais autant que j'aime Dieu.

Sur une des cellules de la Grande-Chartreuse on lit cette inscription : “Dans la vie du monde les épines sont sous les roses ; ici les roses sont sous les épines.”

Qu'importe la croix sur l'épaule, quand l'Eucharistie est dans le cœur ?

LA SECONDE MERE

XVI

(*Suite*)

Avec l'emphase de son âge, qui donnait à ses paroles une intensité presque cruelle, ce philosophe de vingt trois ans raconta à la jeune fille les scènes qui avaient accompagné son premier examen. Il ne chercha ni à s'innocenter, ni à accuser son père ; depuis longtemps déjà, il avait fait la part de chacun dans cette sorte de duel, causé par la violence de leurs caractères trop semblables ; par la voix d'Odile il avait appris que ses fautes antérieures avaient été la cause de tout le mal, et son amour pour son père s'était grandi de tout le repentir inspiré par sa folie. Mais s'il ne chercha à rien atténuer, il n'en exalta que plus la tendresse de sa seconde mère, qui, par une sorte de divination, l'avait arrêté sur le seuil du suicide.

Les yeux d'Yveline s'étaient remplis de larmes, bientôt ruisselantes sur ses joues ; de ses deux mains elle tenait serrés les poignets de son frère, haletante, angoissée ; quand il arriva au moment où la balle avait frappé le meuble, sous le geste d'Odile, elle se jeta au cou d'Edme et se pressa contre lui, dans une agonie de sanglots.

— Et tu ne me l'as pas dit ! murmurait-elle à travers ses larmes ; et je n'ai pas su que j'avais failli te perdre ! Je ne t'ai pas assez aimé mon frère ! J'étais sotte, gaie, indifférente, et pendant ce temps-là toi... oh ! mon Dieu !

Il l'embrassa et finit par la calmer : ils étaient heureusement seuls dans une ancienne salle d'étude où personne ne pénétrait jamais.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? reprit Yveline, quand elle eut essuyé ses yeux.

— Parceque tu étais trop jeune, — et puis, je ne ne voulais pas que grand'maman le sût.

Ils restèrent un instant silencieux, oppressés, comme après les grandes crises.

— Comprends-tu, dit Edme ensuite, que j'aime ma mère Odile de toute mon âme ?

— Oui, répliqua la jeune fille, pensive. Mais toi, elle te connaît, naissait, elle t'avait soigné dans ta maladie...

— Au risque de mourir pour moi, cette fois-là. Et, car il faut que tu saches tout, ma sœur, quand elle s'est installée auprès de mon lit, elle n'avait pas de raison de m'aimer. Étant petit, je l'avais insultée, et je n'avais jamais voulu lui en demander pardon.

Yveline méditait profondément. L'astre nouveaux qui, depuis la veille, s'était levé sur son horizon, éclairait pour elle mille pensées jadis obscures ; sa tête meublée de choses apprises, comme celle d'une jolie perruche, ressentait bien encore un peu de vertige, mais elle aimait ce torrent d'impression nouvelles, grandes et généreuses, qui l'emportait vers ce qu'elle devinait être un paradis inconnu.

Et tu crois, dit-elle enfin, ramenée instinctivement vers le but de ses pensées, que c'est parce qu'elle aime mon père qu'elle a été comme cela pour toi ?

— J'en suis sûr ! Elle l'aime au point de ne vouloir d'aucune joie s'il n'est pas là pour la partager ; et moi-même, vois-tu, je me retiens de lui dire parfois tout ce que je pense, parce que cela lui ferait de la peine ; je lui dirais des choses que je ne pourrais pas répéter à mon père. ... Avec les vraies mères c'est comme cela !

Yveline songeait toujours.

— Mon père est la bonté même reprit Edme, mais il est absorbé par tant de soins, triste parfois aussi ; bref, il a beaucoup de tracas dans la tête ; elle, ne songe qu'à nous !

— Qu'à nous ! reprit Yveline avec une légère touche de jalousie com meuçante .

— Qu'à toi ! répéta Edme fermement.

— Tu crois qu'elle ferait pour moi ce qu'elle a fait pour toi ?

— Je t'en donne ma parole .

Elle regardait son frère, incertaine et craintive : il l'attira à lui.

— Tu aimes quelqu'un ? lui dit-il avec la bonté encourageante d'un jeune père .

Elle détourna la tête sans répondre. — Il est pauvre, et tu crains de l'opposition?— Bien sur, grand'maman ne voudra pas! Mais ça ne ferait rien, si papa voulait bien. Une pensée tout à fait machiavélique traversa le cerveau d'Edme .

— Tu sais qu'elle te déshériterait si tu lui désobéis, dit-il.

— C'est ça qui m'est égal ! s'écria la jeune fille .

— Il lui planta un gros baiser sur chaque joue, tant il était satisfait de la réponse.

— Mais pourrions, il faut que je sache quel est le monsieur qui t'a

rendue si libérale des biens de grand'maman, lui dit-il ensuite.

Moitié fière, moitié confuse, Yveline raconta son secret. Elle mit Edme au courant de la vie étroite à la Maisonnnette et fut un peu désappointée de voir que ce tableau le laissait froid : elle lui en fit même l'observation.

— Vois-tu, Yveline, répondit-il, je comprends qu'une théorie cela te séduise : mais à Saint-Cyr, pendant deux ans, j'ai ciré mes bottes, recousu mes boutons, astiqué mon fourniment, etc ; sans compter le reste, et cette expérience m'a un peu blasé sur le bonheur de se servir soi-même. Je présume que notre père n'aurait pas la cruauté de te réduire à de tels travaux, et qu'il t'accorderait bien au moins deux domestiques. Parle-moi des personnes plutôt que des choses.

Elle s'étendit sur le compte de Berthe et de sa mère ; mais quand Edme lui posa des questions plus directes sur Georges, elle fut fort embarrassée de répondre.

— Pourtant, il a bien fallu que M. de Présances te dit qu'il t'aimait ? fit-il, tout imbu de son rôle de père par procuration idéale.

— Non ! répondit vivement la jeune fille. S'il me l'avait dit, cela m'aurait fait de la peine.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis plus riche que lui ! répondit-elle toute confuse
Edme se leva

— C'est très bien ; vous êtes très gentils tous deux, mais je ne vois rien de bien sérieux en tout cela. Laisse-moi faire ; je prendrai des renseignements.

— Tu peux être tranquille ! ils seront bons ! fit Yveline d'un air railleur.

Une femme de chambre frappa à la porte.

— On vous cherche partout, mademoiselle dit-elle. Madame vous fait demander.

Ils descendirent bras dessus bras dessous, joyeux et graves à la fois, et, pendant toute la soirée, ils échangèrent à la dérobée les regards d'entente qui leur donnaient un air de conspirateurs, bien faits pour réjouir leurs jeunes esprits, prompts à s'amuser de tout.

XIX

Edme cependant avait pris très au sérieux la confiance d'Yveline et son rôle de protecteur. Dès le matin, sous prétexte de tirer quelques coups de fusil, il partit dans les plaines, dorées par un joli soleil de septembre, et, comme on peut le croire, il se dirigea du côté de la Maisonnette, pour en voir au moins l'extérieur.

Pendant qu'il arpentait les routes, en compagnie d'un vieux chien ami de sa jeunesse, Mme de la Rouveraye avait emmené Yveline dans son petit salon.

Cette pièce n'avait guère changé depuis le jour où Richard y avait reçu notification, seize ans auparavant, de l'arrêt qui le privait de sa fille. On avait renouvelé l'étoffe des sièges, changé les rideaux des fenêtres, et c'était tout.

Mme de la Rouveraye elle-même n'avait pas beaucoup plus vieilli que ses meubles; la grande placidité de sa vie l'avait préservée des rides. Seul, son Jorgnon, dont les verres avaient dû être renforcés témoignait du cours des années.

— Ma chère mignonne, dit-elle à Yveline, qui errait dans le salon rétablissant çà et là la symétrie chère à la vieille dame, assieds-toi donc, j'ai à te parler de choses sérieuses. Yveline flaira le danger et dressa moralement les oreilles, comme une jeune pouliche.

— Tu auras dix-huit ans dans quelques jours, fit Mme de la Rouveraye, d'un air posé; quoique tu sois très jeune assurément, te voilà à l'âge où l'on marie d'ordinaire les jeunes filles, et j'ai à cœur de te voir établie, avant de quitter ce monde...

Toute sa vie, la bonne dame avait escompté sa mort prochaine, et s'en était d'ailleurs fort bien trouvée; elle n'était point superstitieuse, quoiqu'elle craignit le vendredi.

— J'ai bien réfléchi, continua-t-elle, en réponse au joli regard mélancolique attaché sur elle par Yveline, et j'ai arrêté mon choix sur un parti qui me semble convenable sous tous les rapports.

— Vous avez arrêté votre.... choix pour mon mari? dit la jeune fille d'un ton posé, qui déconcerta un peu la grand'mère.

— Oui..... tout se trouve dans cette alliance: un beau nom, une fortune en rapport avec celle que tu dois avoir, un homme aimable, et, de plus, un voisinage qui me permettra, ma chère mignonne, de t'avoir près de moi tout l'été.....

Ce n'est pas M. de Varcourt? demanda Yveline.

Le calme qu'elle affectait était si peu en harmonie avec ce que l'usage exige des jeunes filles lorsqu'on leur parle mariage, que Mme de la Rouveraye en fut abasourdie, en même temps qu'irritée.

— Et quand ce M. de Varcourt ? répliqua-elle avec une nuance d'aigreur

Yveline gardant le silence, la grand'maman reprit l'éloge de son protégé.

— Tu ne dis rien ? ? fit-elle, agacée enfin de voir se prolonger ce silence d'abord respectueux, puis inquiétant.

— Je vous écoute, grand'maman, répondit la jeune rusée.

— Mais te plaît-il ?

Yveline leva ses yeux bleus sur Mme de la Rouveraye et répondit tranquillement :

— Non, grand'maman.

— Comment, non ? Et tu me laisse aller, t'expliquer, te... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ma chère grand'maman, M. de Varcourt ne me plaît pas, mais j'ai cru de mon devoir d'entendre tout ce que vous aviez à me dire de lui, dans la pensée que peut-être j'apprendrais quelque chose de nature à m'influencer. Cela ne m'a pas influencée.

Influencée ? Je ne te comprends pas, mon enfant. Que reproches-tu à M. de Varcourt ?

— Je ne lui reproche rien, grand'maman ; seulement, il ne m'intéresse pas.

Mme de la Rouveraye regarda sa petite fille avec attention. Un tel argument était absolument nouveau pour elle. Depuis quand se permettait-on de juger un prétendant sous un prétexte aussi futile ?

— Tu voudrais peut-être pour mari un héros, un chevalier du temps des croisades ? dit-elle avec un demi-sourire ; je ne te saisis pas romanesque !

— Je ne suis pas romanesque, grand'maman, répondit Yveline mais M. de Varcourt n'a rien en sa personne qui ait pu attirer mon attention d'une manière flatteuse.

— Il est joli garçon... insista là grand'mère.

— Il a l'air d'une poupée, en peau, dit brusquement Yveline énervée ; avec ses rougissements perpétuels... je ne sais pas si c'est français, ce mot-là ! mais un monsieur qui rougit un vingt-quatre heures par jour est absolument ridicule, et je ne pourrais jamais aimer un être ridicule !

— On ne se marie pas uniquement pour l'apparence extérieure, fit Mme de la Rouveraye d'un ton piqué ; M. de Varcourt a des qualités plus solides.

— Sa conversation ? rétorqua irrévérencieusement Yveline. Il est sot comme une lanterne !

— En vérité, ma fille, dit la grand'mère, choquée, je ne sais ce qui te prend ! Tu me parles d'un ton...

— Grand'maman, s'écria la jeune fille, en rougissant de colère, je ne vous reconnais plus ! Vous êtes bonne et indulgente. et voilà que vous voulez me marier à un monsieur absurde ! Vous ne l'avez donc pas regardé ?

La scène qui suivit fut d'une singulière violence. Mme de la Rouveraye, qui ne s'emportait jamais, possédait un arsenal de mots coupants, à double lame, et dont la froide blessure laissait des traces ineffaçables : Yveline, gâtée depuis l'enfance, habituée à un égoïsme inconscient, se voyait pour la première fois soumise à la contrainte. Méconnaissant l'affection réelle de sa grand'mère, pour ne voir que le despotisme présent, elle se révolta et fut franchement ingrate.

Après quelques répliques fort dures de part et d'autre, Mme de la Rouveraye se leva.

— Sans doute, dit-elle, je ne puis pas te forcer à épouser M. de Varcourt, s'il te répugne à ce point ; mais il me semble que mes dix-huit années de tendresse, — en outre de ce que tu dois à ta grand'mère d'après les lois de la nature, — demandaient en récompense un peu plus de soumission.

— Je vous respecte, grand'mère, et je vous aime, répliqua la jeune fille, mais je n'ai jamais cru que dix-huit années de vos soins maternels pourraient entrer en comparaison avec le bonheur de toute ma vie. Quel que soit le mari que le ciel me destine, je veux l'estimer et l'aimer, comme mon père estimait ma mère, et non point voir en lui un fantôme, un épouvantail pour les petits oiseaux !

— Vous êtes folle ! dit posément Mme de la Rouveraye. Montez à votre chambre et n'en sortez que pour demander pardon.

— Elle sortit là-dessus, toute bouleversée, malgré son calme apparent, se demandant d'où venait l'inconcevable disposition de sa petite-fille, et à cent lieues de supposer que toute cette indignation provenait d'un jeune amour, né de la veille, et résolu à rester maître de sa destinée.

Monter à sa chambre ? Yveline n'y était pas disposée le moins du monde. Les joues en feu, le sang bouillonnant, elle avait besoin de marche et de grand air pour se calmer ; Elle traversa le parterre, et courut dans le parc, où l'ombre et la fraîcheur lui rendirent un peu de tranquillité.

Lorsqu'elle eut apaisé par une longue promenade la surexcitation des ses nerfs, elle s'assit sur un banc et pleura tout à son aise. On avait voulu l'immoler ; la sacrifier à des raison d'intérêt ! Pauvre Yveline ! Heureusement elle ne s'était pas laissé faire, et on ne la mariait pas malgré elle ! Et celui qui l'aimait, que dirait-il s'il savait qu'on la rendait malheureuse à ce point ? Comme elle avait envie de courir à la Maisonnette et de dire sa pensée à la chère cousine ? Était ce si loin, et n'y pouvait-elle vraiment aller ?

Un retour sur elle-même la fit rougir de confusion. Si Georges était là, que penserait-il en la voyant ? N'aurait-elle pas l'aire de venir au-devant ne lui ?

Après tout, qu'y aurait-il là de répréhensible ? La fortune qu'elle possédait, par malheur, ne lui imposait-elle pas le devoir de faire une démarche que Georges, pauvre et fier, n'oserait jamais tenter ? Ce serait si doux de venir à lui, les mains tendues, en lui disant : " J'ai tout deviné ! " Mme de la Rouveraye avait raison yveline était bien un peu romanesque !

Soudain elle eut très honte ; que deviendrait-elle si Georges, lui répondait froidement : Vous vous êtes méprise, mademoiselle, je ne vous aime pas ! " Il n'avait rien dit... Elle pouvait s'être trompé.

— Pauvre Yveline ! que la vie était cruelle !

Après avoir bien pleuré, elle reprit le chemin du château ; le déjeuner n'allait pas tarder, et elle ne voulait pas se faire attendre, n'ayant pas pris au sérieux une minute d'ordre de rester dans sa chambre. Elle n'avait jamais été obéissante ; mais ses désobéissances avaient rarement amené des conflits, sa grand'mère estimant qu'il faut savoir fermer les yeux sur le passé lorsque tout est rentré dans l'ordre ; maxime excellente quand on aime la paix, mais dont les résultats dans l'avenir dépassent parfois les prévisions du présent.

Sans penser à mal, et le plus naturellement du monde, Yveline, très calmée et un peu mélancolique, prit le chemin du château ; en longeant les communs, elle entendit la voix de Jaffé, qui gourmandait

— Des bêtes comme ça, disait-il au valet d'écurie, et les laisser

engraisser ! Mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un cheval ? Ah bien ! si M. Richard voyait ça !

— Les chevaux ne sont pas à lui, par bonheur, et les gens non plus ! répondit la voix goguenardre du domestique.

Jaffé, répliqua quelque chose qu'Yveline n'entendit pas. Curieuse et aussi blessée de ce qui venait d'être dit relativement à son père, la jeune fille voulut traverser la cour. Le phaéton qui avait amené Edme la veille était presque attelé.

— Bonjour, mademoiselle. Quand est-ce que mademoiselle me fera l'honneur de me permettre de lui enseigner à conduire ? Sans doute, mademoiselle a reçu une belle éducation, mais une éducation, n'est pas complète quand on ne sait pas tenir les rênes d'un cheval, et mademoiselle n'a pas appris cela au couvent, je pense ?

— Vous avez raison, Jaffé, répondit Yveline avec un sourire attristé ; ce sera pour un de ces jours, et c'est vous qui serez mon maître.

— C'est beaucoup d'honneur que me fera mademoiselle, mais sans vanité, je crois que je le mérite, car pour conduire je ne crains personne, et pour avoir soin de mademoiselle ... Mademoiselle n'a pas de commissions pour les Pignons ? Voilà que je rentre.

— Moi, non ... Vous direz à ma grand'mère Brice que j'ai envie de la voir ; elle devrait m'envoyer chercher un de ces jours.

— On lui dira, mademoiselle. Voilà ! Dans trois minutes on sera parti.

Il rentra dans la sellerie pour endosser sa livrée, et Yveline se dirigea vers la maison.

Comme elle montait les degrés, elle leva les yeux et vit devant elle, dans le hall, sa grand'mère qui la regardait avec des yeux sévères.

Madame de la Rouveraye faisait très rarement montré d'autorité, mais quand cela lui arrivait, elle dépassait la mesure. Un instant après avoir relégué Yveline dans sa chambre, elle était allée l'y trouver pour obtenir des explications et faire la paix, même en sacrifiant l'infortuné Varcourt, si c'était nécessaire. Sa surprise avait été indécible, de trouver la porte ouverte et la chambre vide. L'idée de la possibilité d'une catastrophe n'avait pas même effleuré son esprit, mais la réalité de la rébellion l'avait frappée dans son orgueil et sa responsabilité.

LE COUVENT

Abonnez vos jeunes filles à cette petite revue. 25 cts par année.
S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

—(o)—

320 PAGES, BELLE RELIURE, L'EXEMPLAIRE 75 CENTINS

En vente au Collège Joliette

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centins
relié 60 centins, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que
620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Chermier, Montréal, cire les fleurs naturelles, tra-
vaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valenti-
nes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONY-
MES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 cen-
tins, relié 50 centins.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces
deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la
FAMILLE.

C'est à-dire que les abonnées de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire
broché pour 15 centins, et l'exemplaire relié pour 25 centins, franc de
port.

S'adresser à F. A. Baillairgé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

L'ÉTUDIANT

Abonnez-vous à L'ÉTUDIANT. Il traite particulièrement des questions
actuelles. S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

L'ASSOCIATION DES FAMILLES

POUR LA

PRIÈRE DU SOIR EN COMMUN

“ÉTUDE”

OFFERTE A MM. LES CURÉS ET MISSIONNAIRES

PAR LE PROMOTEUR

ÉGLISE SAINT-SAUVEUR, QUÉBEC

MM. les Curés de Trois-Rivières et de Nicolet doivent s'adres-
ser à M. de CARUFEL, libraire, à Trois-Rivières, pour
les images (Cachets de l'Association) et pour
cette “Étude.”

VOUS QUI ÊTES CHAUVES

Vous dont les cheveux, autrefois NOIRS ou BLONDS, sont devenus prématurément gris, lisez attentivement les témoignages importants qui suivent.

TÉMOIGNAGE DE O. N. FRÉCHETTE, Ecr.,
J. ROBITAILLE, Ecr., Pharmacien.
CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations au sujet de votre excellente préparation, le RESTAURATEUR DE ROBSON, dont j'ai eu occasion d'apprécier les effets tout à fait merveilleux. Sur la recommandation d'une personne qui s'en servait, je me procurai une bouteille de ce Restaurateur, pour voir s'il aurait pour effet d'arrêter la chute de mes cheveux qui tombaient rapidement. J'en avais à peine fait cinq à six applications que mes cheveux cessèrent de tomber. Je recommanderai certainement avec plaisir le RESTAURATEUR DE ROBSON à toutes personnes souffrant du même inconvénient.

M'en à vous,
O. N. FRÉCHETTE,
Fermé-tenant la Maison Ira Gould & Fils,
Montréal, 21 Novembre 1890.

TÉMOIGNAGE DE M. LE NOTAIRE U. LIPPÉ,
ST JEAN-DE-MATHA.
Représentant du Comté de Joliette au
Parlement Fédéral.

On fait usage depuis plusieurs années dans ma famille du RESTAURATEUR DE ROBSON pour la chevelure, et l'on se trouve très bien sous tous rapports de son emploi. Non-seulement ce Restaurateur rend aux cheveux gris leur couleur naturelle, mais il en prévient la chute et favorise leur croissance. Suivant moi le RESTAURATEUR DE ROBSON est la préparation par excellence pour les cheveux.

U. LIPPÉ N.P.
St Jean de-Matha, 15 Janvier 1886.

TÉMOIGNAGE DE CHARLES TELLIER, ECR.,
MARCHAND, ST FELIX DE VALOIS

Je fais usage, depuis plusieurs années, du RESTAURATEUR DE ROBSON. Cette excellente préparation m'a donné la plus entière satisfaction pour les raisons suivantes:

1o Grâce à son usage, les cheveux recouvrent leur couleur primitive. Ainsi, mes cheveux, blanchis depuis plus de trente ans, sont revenus *blonds* comme dans le temps de ma première jeunesse.

2o Mes cheveux tombaient depuis longtemps lorsque je commençai l'usage du RESTAURATEUR DE ROBSON. Je n'avais pas encore employé la moitié d'une bouteille qu'ils cessèrent de tomber. Aujourd'hui mes cheveux *tiennent* mieux que jamais.

Ma femme, qui souffrait du même inconvénient (chute de cheveux), a employé le Restaurateur avec un succès tout aussi satisfaisant.

Mon fils, âgé de vingt-quatre ans, après une maladie de plusieurs mois, voit tomber ses cheveux de manière à lui faire croire qu'il allait devenir tout à fait chauve, quand, sur ma recommandation, il se met à faire usage du RESTAURATEUR DE ROBSON, dont l'emploi non-seulement arrête de suite la chute de ses cheveux, mais les fait pousser de nouveau et très vigoureux.

3o En outre de ces qualités ci-dessus mentionnées, le RESTAURATEUR DE ROBSON nettoie la tête d'une manière vraiment admirable. Les peaux sèches disparaissent sans retard....

CHARLES TELLIER.
St Félix de Valois, 19 Mars 1888.

LE RESTAURATEUR DE ROBSON EST EN VENTE PARTOUT

A 50 cts la bouteille.